

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

AUX AGENTS

Le CANARD est vendu aux agents et marchands de journaux à raison de huit centins la douzaine. Les numéros non vendus ne seront pas repris. Les commandes devront être adressées au No 1786 rue Ste-Catherine.

Les timbres-poste seront reçus pour des montants au-dessous d'un dollar. Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PIGEON,
1786 rue Ste-Catherine,
Montréal.



LE CANARD
MONTREAL, 31 MARS 1891

AUX ANNONCEURS

Voilà le temps d'annoncer dans le LE CANARD. Depuis sa ré-apparition, il a déjà obtenu une circulation de 10,000 copies : Montréal, 6,000 ; Québec, 1,500 ; Trois-Rivières, Sorel, Ottawa, etc., 2,500.

Les hommes d'affaires ne pourraient faire mieux que d'annoncer dans LE CANARD.

Le prix pour une annonce de 12 lignes (mesure agate) est de 50 cts par insertion. Pour annonces à long terme, des prix spéciaux sont faits.

A. P. PIGEON,
Administrateur,
1786 Rue Ste-Catherine.

LÉONCE DE LIEGE,
Gérant des Annonces.

L'ANARCHIE A MONTREAL

Terribles attentats

Les bourgeois se rendent

Montréal compte aujourd'hui dans la classe ouvrière des milliers de socialistes à tous crins. Grâce aux doctrines prêchées par Jean Gagnepetit, Rodier, Lafontaine et *tutti quanti* qui promettent au peuple le retour de l'âge d'or.

Le mouvement dont nous sommes témoins aujourd'hui se développera dans un avenir prochain en une révolution complète du travail contre le capital.

Le Canada devra se ressentir lui aussi des rudes secousses imprimées à la société en Europe et aux Etats-Unis, en d'autres termes, c'est-à-dire que l'anarchie s'implantera au Canada lorsque la situation sera suffisamment mûre.

L'anarchie est partout la même. Ses seides ont toujours recours aux mêmes moyens pour arriver à leur fin, entr'autres la propagande par la terreur, comme elle se pratique aujourd'hui à Paris. Il arrivera un jour que cette propagande s'exercera à Montréal le plus grand centre ouvrier du Canada.

Quand?

Plutôt que vous ne croyez.

LE CANARD qui pratique toujours des trous dans le rideau masquant l'avenir pour le commun des martyrs a jeté un regard prolongé dans les arcanes du futur.

Ce qu'il a vu a fait hérissier ses plumes.

Le spectacle que lui présentait l'année 1897 était tellement horrible qu'il a failli lui causer une congestion du gésier.

Oui, dans trois ans l'anarchie sera parmi nous et commencera son oeuvre néfaste.

Les propagandistes pour terroriser les bourgeois de Montréal lanceront des bombes et des marmites de dynamite et de pierate de potasse dans nos édifices publics et au milieu des réunions de capitalistes.

La première bombe éclatera dans l'église Notre-Dame un dimanche pendant le sermon de la grand'messe.

Un malfaiteur la lancera du deuxième jubé au-dessus de la chaire dans la direction du banc d'oeuvre.

Elle éclatera dans la grande allée, semant des balles et des clous de forgerons dans toutes les directions.

Heureusement la construction de la bombe étant défectueuse, cent personnes seulement seront atteintes, mais leurs blessures ne seront pas mortelles.

L'auteur de l'attentat sera arrêté et conduit au poste central au milieu d'une foule de bourgeois hurlants et glapissants.

Le jour suivant une nouvelle bombe sera lancée au Théâtre de l'Opéra Français.

Cette bombe mieux préparée que la première fera des ravages terribles.

Dix bourgeois seront tués instantanément, et soixante blessés sérieusement.

Quelques jours plus tard une marmite fera explosion dans la rotonde du Windsor. La construction de cette machine infernale ne laissant rien à désirer, son effet sera épouvantable. Vingt-deux capitalistes et un agent d'immeuble resteront sur le carreau. Deux nègres seront blessés mortellement et vingt pensionnaires devront être transportés à l'Hôpital Victoria.

Ces trois attentats causeront naturellement un profond émoi dans la bourgeoisie de Montréal, particulièrement parmi les membres de l'Association Immobilière.

Les capitalistes qui ont le cœur timoré se diront : C'est évident—nous allons tous sauter. N'attendons pas qu'il soit trop tard. Sauvons d'abord notre peau. Faisons des concessions aux pauvres bougres.

Les bourgeois se rendront auprès du maire McShane (Jimmy sera maire en 1897, attendu que M. Villeneuve ne demandera pas de deuxième terme), et lui demanderont de convoquer une assemblée de tous les capitalistes et francs-tenanciers de Montréal dans la grande salle du Mechanics' Hall, pour discuter sur les moyens à adopter afin de faire cesser la guerre des travailleurs contre le capital.

Le maire s'empressera de convoquer l'assemblée demandée.

La Presse et le Monde publieront des articles incendiaires pour forcer les bourgeois à faire des concessions aux bons bougres.

Il paraîtra un petit journal format du CANARD appelé le Père Peinard qui mettra le feu aux étoupes et demandera l'exécution en masse des capitalistes récalcitrants.

Dans notre prochain numéro nous donnerons la suite de cet article contenant un compte-rendu de l'assemblée des bourgeois au Mechanics' Hall.

A suivre

Au bal :

—Oserais-je vous prier de m'accorder une valse, mademoiselle ?

—Certainement, monsieur, tenez, la dernière sur ma liste.

—C'est que je ne serai malheureusement plus ici, à cette heure-là.

—Ni moi non plus.

Le petit vicomte rencontre le petit baron tout en nage :

—D'où viens-tu ?... tu as l'air exténué.

—Je viens de chez mon tailleur... j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire accepter cent francs.

—Ah bah !... pourquoi donc ?

—Dame !... il exigeait cinq cents !...

Fumez le BLACKSTONE le meilleur Cigare à 5c.

SOCIETE DES PEIGNES

SEANCE SPECIALE

Une assemblée spéciale des Peignes a été convoquée d'urgence mardi dernier par le président, M. Harpagon.

Ce dernier en ouvrant la séance dans la petite église de la rue St-Gabriel où il fait un froid de loup, s'exprime comme suit : Chers confrères, je vous ai assemblés aujourd'hui en plein jour parce que nous n'avons plus de *cool oil* en stock. Cette séance ne sera pas longue. Le but est de mettre à l'étude une interpellation de M. Lalésime. Ce dernier à la parole.

M. Lalésime, la figure longue comme une journée sans pain et sombre comme une draperie funèbre, se lève de son siège.

M. le président et messieurs, dit-il, hier soir j'étais au chevet d'un des membres de notre société, le vénérable M. Latignasse, qui est *in articulo mortis*. Il m'a exprimé le désir de faire une bonne mort de Peigne. Il ne voulait enfreindre aucun règlement de la société afin d'avoir après son trépas les honneurs funèbres de notre association. Il m'a prié tout particulièrement de vous demander s'il pouvait rendre le dernier soupir. C'est à vous, messieurs, de vous prononcer sur cette importante question.

Le Président. C'est une question qui ne demande pas une longue discussion. Je crois exprimer l'opinion de tous les membres présents en disant que ce pauvre M. Latignasse ne peut pas, sans violer nos règlements, rendre le dernier soupir. Le souffle de vie lui a été donné. Ce qui a été donné à un Peigne ne se rend jamais.

M. Grippe-Sou. Alors comment fera-t-il pour mourir s'il ne rend pas le dernier soupir ?

M. Serre la Poigne. Il y a deux moyens pour lui de se tirer honorablement de cet embarras. Il n'a qu'à pousser ou à exhaler le dernier soupir.

Le Président. M. Serre la Poigne a raison. Un sous-comité ira voir M. Latignasse et lui recommandera de ne pas rendre, mais seulement de pousser le dernier soupir.

Le Secrétaire a l'onglée à tel point qu'il ne peut rédiger la résolution.

Les Peignes se dispersent avec l'entente qu'ils ne siégeront que pendant les beaux jours du printemps sur les bancs du Carré Viger.

LA FIN D'UN HOMME TROP SAVANT

Une dame est en visite chez une de ses amies qu'elle trouve plongée dans la plus grande affliction. Elle lui demande la cause de son chagrin.

Mon Dieu, c'est affreux, répond l'autre, il y a une heure on a enlevé mon mari pour le conduire à l'Asile de la Longue Pointe.

—C'est bien triste. Mais quelle a été la cause de sa maladie ?

—Il s'est surmené le cerveau dans ses études.

—Ah ?

—Oui, vous saviez comme mon mari était habile en tout. Il savait un peu de tout. Il avait la clé de presque toutes les sciences. Il prédisait toujours le temps qu'il ferait dans vingt-quatre heures. Avant les élections il pouvait donner les noms de tous les candidats qui devaient être élus. C'était un écrivain habile. Il ne se passait jamais un mois sans qu'il écrivit dans les journaux une correspondance signée "Un de vos abonnés." Le public le reconnaissait toujours à son style original. Lorsque l'on commençait un procès à la Cour du Banc de la Reine, il me disait toujours le verdict avant la fin de la procédure. Il était savant en médecine. Il avait inventé une excellente préparation contre le rhume avec de la *satoyane*. Il était aussi l'inventeur d'un anti-cholérique des plus efficaces qui servait en même temps à marquer le linge. Lorsqu'il allait au marché en examinant les œufs dans un panier il pouvait dire au juste s'il y avait une pou-

lette ou un coq dans chacun d'eux. Il devinait tous les rébus du CANARD. Il connaissait la loi comme n'importe quel avocat et préparait les baux de tous ses voisins. Il avait toujours un discours prêt dans les assemblées publiques. Il occupait des charges dans les Forestiers, la C. M. B. A. et les unions ouvrières. Il chantait au chœur de Notre Dame et faisait marcher la roue de fortune dans les bazars. Ah, le cher homme, il était si habile, si savant. Dire qu'aujourd'hui il est à la Longue Pointe. Vous ne sauriez vous imaginer comme il va laisser un vide dans la maison. Le pauvre homme !

QU'EST-CE QU'UN BAISER

UN CELIBATAIRE ENDEURCI

Qu'est-ce qu'un baiser ? Je ne sais trop, mais ce n'est sûrement pas une chose indispensable, vu que je m'en trouve pas plus mal. Je n'en ai jamais goûté qu'un seul de ma vie, que m'avait accordé une brave fille que j'aimais, mais hélas ! la pauvre créature avait mangé de l'ail et je n'ai plus eu envie de recommencer. J'ai entendu dire que le baiser c'est la nourriture avec laquelle s'alimente la flamme de l'amour ; si c'est vrai, il est bien certain qu'il diffère du gigot de mouton en ceci : qu'il ne doit pas être assaisonné avec les mêmes épices.

Le baiser est un amusement très populaire et qui est d'invention très ancienne. Ce fut, paraît-il, notre grand-père Adam qui en eut le premier l'idée : en voyant les lèvres rosées de grand'mère Eve, la plus jolie jeune fille de son temps, il ne put résister au désir insensé de savoir quel goût elles avaient : il les prit sans doute pour des fraises. Ce fut cette curiosité qui le perdit, car il avait touché au fruit défendu, méritant ainsi d'être chassé du Paradis ; et ce fut ce premier baiser donné sous la calotte des cieux qui nous valut les misères dont nous souffrons. Toutefois le genre humain ne s'est pas dégoûté de pratiquer l'exemple de papa Adam et même encore de nos jours on échange des baisers, sans réfléchir aux conséquences qu'ils entraînent. C'est donc un jeu universel à deux qui est toujours de mode.

Les philosophes prétendent souvent que le baiser est une chose très stupide que les gens sensés devraient avoir honte de donner, recevoir ou partager, mais les philosophes en général sont des êtres chauves et laids, aigris comme des cornichons, qui ne savent qu'imaginer pour nous contrarier et qui sont de pauvres autorités sur une question aussi délicate. Ces êtres insensibles aux plus douces émotions de la vie, qui ne savent pas quelle joie l'on éprouve quand, en essayant de voler un baiser dans l'obscurité on se darde parfois le nez de l'objet de sa passion dans l'œil, n'ont pas affaire de formuler des opinions sur les sensations imaginaires du baiser. Croient-ils donc que nous n'avons des bouches que pour manger ?

J'essaie en vain de définir correctement un baiser. Un homme de lettres qui avait essayé aussi disait que le baiser ne se prête à aucune analyse, car plus un homme essaie d'analyser un baiser le moins il y réussit, et le meilleur moyen d'en avoir une définition c'est d'en prendre un.

Un de nos confrères raconté (à propos de baisers) une charmante aventure, qui aurait eu lieu il y a quelques soirs dans sa paroisse. Pendant la nuit, une jeune fille réveille toute sa famille en criant que quelqu'un lui a donné un baiser pendant qu'elle dormait. Le père accourt avec un revolver dans une main et une lampe dans l'autre, mais il est impossible de trouver l'auteur du délit—d'abord. Cependant, la jeune fille assurait qu'elle avait bien senti des moustaches se poser sur ses lèvres et qu'elle était sûre que c'était un baiser, car c'était "doux et chatouilleux." En ce moment, son chat favori sortit de derrière son oreiller, et depuis lors elle veut le tuer parce qu'il n'est pas un homme, comme elle l'avait cru.